

AURORA FILMS & SOCCO CHICO FILMS PRÉSENTENT

QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES 2011

SUR LA PLANCHE

UN FILM DE LEÏLA KILANI

SOUFIA ISSAMI
MOUNA BAHMAD
NOUZHA AKEL
SARA BETIOUI



AURORA FILMS, SOCCO CHICO FILMS, DKB PRODUCTIONS, L'INA, VANDERTASTIC PRÉSENTENT SUR LA PLANCHE UN FILM DE LEÏLA KILANI AVEC SOUFIA ISSAMI, MOUNA BAHMAD, NOUZHA AKEL, SARA BETIOUI - SCENARIO LEÏLA KILANI & ABD-EL HAFED BENITMAN - IMAGE ERIC DEVIN SON PHILIPPE LECOQIER & LAURENT MALAN - COSTUMES AYDA DIOURI - DÉCORIS YANN DURY - MONTAGE TMA BAZ - MONTAGE SON ET MIXAGE MYRIAM RENE & LAURENT THOMAS - DIRECTION DE PRODUCTION PIERRECK LE POCHAT - DIRECTION DE POST PRODUCTION MYLENE GUICHOUX - MUSIQUE ORIGINALE WILFRIED BLANCHARD PRODUCTRICES CHARLOTTE VINCENT & LEÏLA KILANI - AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE CINÉMATOGRAPHIQUE MAROCAIN, FONDOS SUD CINEMA, FONDOS FRANCOPHONE DE PRODUCTION AUDIOVISUELLE DU SUD, CINÉMA EN MOUVEMENT 6 - SAN SEBASTIAN INTERNATIONAL FILM FESTIVAL, SANAD - ABU DHABI WORLD CINEMA FUND, REGION ILE-DE-FRANCE, HUBERT BALS FUND - INTERNATIONAL FILM FESTIVAL OF ROTTERDAM, REGION BASSE-NORMANDIE, CENTRE IMAGES - REGION CENTRE, CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE, THE GLOBAL FILM INITIATIVE, FESTIVAL D'AMIENS, CINEMART & BERLINALE - VENTES INTERNATIONALES FORTISSIMO - UNE DISTRIBUTION EPICENTRE FILMS

aurora
films



Acid
www.acid.org

www.epicentrefilms.com

cinéma

EPICENTRE
films



AURORA FILMS & SOCCO CHICO FILMS PRÉSENTENT



Festival de San Sebastian 2011
Sélection Officielle



Festival de Cannes 2011
Quinzaine des Réalisateurs



Paris Cinéma
Mention Spéciale du Jury

SUR LA PLANCHE

UN FILM DE LEÏLA KILANI

Avec
SOUFIA ISSAMI
MOUNA BAHMAD
NOUZHA AKEL
SARA BETIOUI

SORTIE LE 1^{ER} FÉVRIER 2012

FRANCE / MAROC / ALLEMAGNE - 2011 - 106 MIN - 35 MM ET NUMÉRIQUE - COULEUR - 1.85 - DOLBY SRD - VISA N°120 874

DISTRIBUTION

EPICENTRE FILMS
Daniel Chabannes
55, rue de la Mare 75020 Paris
Tél. 01 43 49 03 03
Info@epicentrefilms.com

PRESSE

MAKNA PRESSE
Chloé Lorenzi, Audrey Grimaud
177, rue du Temple 75003 Paris
Tél. 01 42 77 00 16
info@makna-presse.com

DOSSIER DE PRESSE ET PHOTOS TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.EPICENTREFILMS.COM



TANGER

AUJOURD'HUI. Quatre jeunes femmes de vingt ans travaillent pour survivre le jour et vivent la nuit.

Elles sont ouvrières réparties en deux castes : les textiles et les crevettes.

Leur obsession : bouger. « On est là » disent-elles. De l'aube à la nuit la cadence est effrénée, elles traversent la ville. Temps, espace et sommeil sont rares. Petites bricoleuses de l'urgence qui travaillent les hommes et les maisons vides.

Ainsi va la course folle de Badia, Imane, Asma et Nawal...

PROPOS DE LA RÉALISATRICE

QUARANTE ANS DURANT, sa légende de haut lieu « select » n'avait fait de Tanger qu'une métropole régionale atrophiée en totale récession économique. Et puis la ville a explosé. Tanger la mal aimée du pouvoir royal, la délaissée, prenait sa revanche : la ville transit est elle-même en transition, charnière de deux mondes.

La ville se métamorphose autour du nouveau port et de la Zone Franche. Pour le Maroc, c'est le chantier du siècle, l'un des douze travaux d'Hercule. C'est l'Europe en territoire marocain, en terre africaine. Un miroir aux alouettes dont l'objectif déclaré est de créer 250 000 emplois d'ici à 2015 et de faire de la région la base arrière industrielle de l'Europe.

AU DÉPART...

À l'hiver 2001, je tournais mon premier documentaire. Je filmais « les brûleurs », les immigrés clandestins qui tentent de traverser la Méditerranée. Je les suivais sur le port, la nuit. À l'aube, au moment où ils rentraient dormir, on découvrait ces armées d'ouvrières, ces colonnes compactes de femmes qui engorgent la ville dans un va et vient quotidien.

Ce sont les hordes du « Maroc de l'Intérieur », celles qui ont posé leur baluchon dans les collines des faubourgs, dont l'énergie, le mouvement, l'apparence offraient un contraste saisissant avec l'onirisme de l'attente des brûleurs. Dès l'aube, elles se mettent en marche et traversent à pieds ce genre de paysage commun à toutes les périphéries des villes marocaines : des immeubles aux murs de béton nu, aux rideaux de fer baissés, aux baraques inachevées qui gangrènent le flanc pelé des collines. Paysage de trous - boueux l'hiver et poussiéreux l'été -, où le vent ne tombe jamais, d'où on ne voit jamais la mer. D'où on oublie que le port donne sur une mer et un océan à la fois et qu'on est bien à Tanger.

Ce motif extrêmement physique était très emblématique de la transformation de la ville.

J'ai commencé à discuter avec ces filles. Leur obsession, c'est le travail stable sous contrat, l'usine. Le statut à conserver coûte que coûte. L'angoisse : se mettre à l'étal pour louer sa force de travail à la journée, être parmi les autres à attendre qu'un employeur vous désigne pour une tâche.



Elles parlent de la Zone Franche comme de l'Europe, reprenant à leur compte un peu du discours officiel. En cela aussi elles s'opposent aux hommes, elles ne veulent pas brûler. Elles n'y croient pas. Pour elles, la Zone Franche c'est propre, moderne, « tout en verre ». Une vraie technopole, qu'elles décrivent de manière très visuelle. Quand je suis rentrée pour la première fois j'ai eu le même regard qu'elles.

DES CREVETTES ET DES TEXTILES

Les ouvrières sont réparties en deux castes : les textiles et les crevettes. Les textiles sont plus faciles à aborder. Crevette à leurs yeux, c'est pire que le purgatoire. Ce n'est pas une question d'argent. Une crevette peut gagner plus qu'une textile.

C'est une affaire de statut. Les filles crevettes sont payées à la tâche. Elles font toujours partie du temps archaïque, du temps de la non-maîtrise. L'accession à la maîtrise de soi, à la maîtrise de son temps, c'est d'être payé à l'heure. Mais la grande affaire c'est l'odeur. La description qu'elles font de l'odeur des filles crevettes est incroyable. « Quand elles passent sur le port, leur odeur recouvre celle des camions ! ». Ce qui est absolument faux. Mais c'est vrai que l'odeur est insupportable et terriblement persistante. Elles disent que quand tu arrêtes tu mets six mois à te débarrasser de l'odeur. Elles n'ont pas de douche chez elles.

Elles vivent dans de tout petits endroits, où il n'y a souvent pas de fenêtre. C'est souvent très joli, très soigné. Et totalement baigné dans cette odeur. La fille crevette est punk. On finit crevette quand on s'est fait jeter de partout. Mais l'usine de crevettes, c'est aussi la première porte qui s'ouvre quand on arrive à Tanger.

«
JE NE VOLE PAS : JE ME REMBOURSE
JE NE CAMBRIOLE PAS : JE RÉCUPÈRE
JE NE TRAFIQUE PAS : JE COMMERCE
JE NE ME PROSTITUE PAS : JE M'INVITE
JE NE MENS PAS : JE SUIS DÉJÀ CE QUE JE SERAI
JE SUIS JUSTE EN AVANCE SUR LA VÉRITÉ : LA MIENNE »
»

BADIA, L'HÉROÏNE DU FILM

« Il ne faut jamais rester plus de trois mois sinon t'es foutue. À partir du moment où tu t'en sors, que tu apprends vraiment à éplucher, que tu commences à faire beaucoup de kilos, t'es foutue » disent-elles.

On peut appliquer ça à tout en fait : quand tu fais 100 dirhams par jour, autant dire une fortune, t'es foutue. C'est de la subversion totale. Le revenu, c'est ce qui va te tuer.



DES FILLES JEUNES...

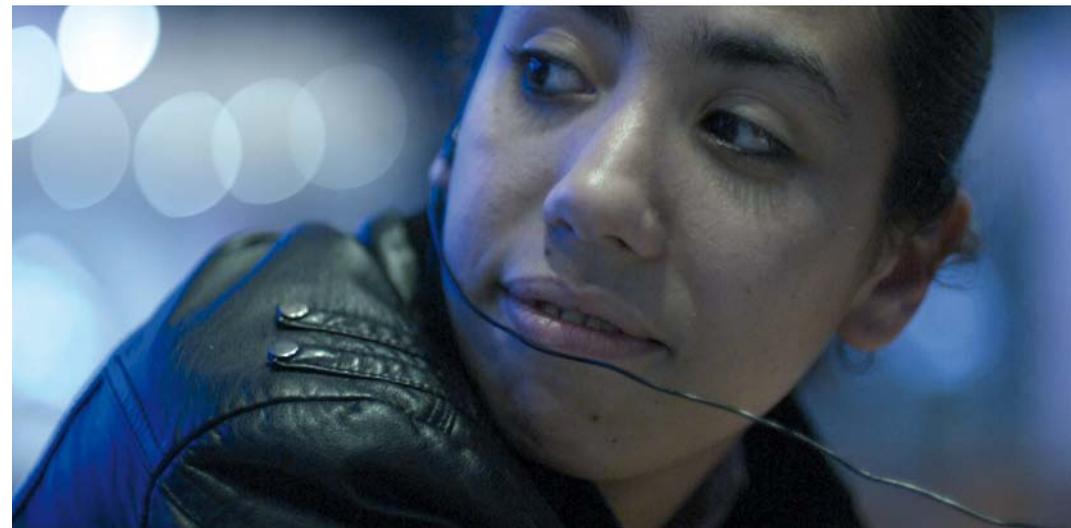
Ces filles pour moi sont un emblème de la transformation du Maroc, mais aussi d'une transformation plus vaste, qui a lieu partout. Ce sont des filles jeunes, qui arrivent, qui changent la ville. Elles sont dans un rapport à l'espace, un rapport à elles-mêmes, un rapport au temps, complètement différent. La manière qu'elles ont d'affirmer leur identité individuelle est totalement nouvelle, pas du tout idéologique.

Ce flot d'humains qui vient buter sur cette ville à Tanger c'est un peu la Californie dans les années 1930 ou 1940, avec en toile de fond la récession qui frappe toute l'Afrique.

ET INSOUMISES

Elles arrivent sans leur famille avec un élan et une vitalité incroyables. Elles sont dans un bricolage très intuitif et très intelligent de leur survie, dans une liberté de fait, pas du tout revendiquée. Aux yeux des autres, leurs actes peuvent apparaître contradictoires mais pour elles tout se tient : la survie doit se faire dans la jouissance.

Elles s'emparent d'espaces très neufs. Elles ne s'interdisent pas de lieux en cédant à des à priori. Certaines sont serveuses, une profession qui était encore il y a peu



de temps exclusivement masculine. Leurs relations avec les hommes d'ailleurs, elles n'appellent pas cela prostitution. Pour elles, c'est le t'debar: la débrouille.

On les dit : « t'debarrins. » Cet être étonnant créé par soixante-dix ans d'histoire marocaine qui bricole sa survie au jour le jour en funambule, pour continuer à être cet Homo tdebaratus incassable et combatif, présent au monde. « On est là ! » disent-ils. Le quatuor du film, Badia, Asma, Nawal, Imane sont des « t'debarrates ». Des petites bricoleuses de l'urgence moins hors-la-loi que simples ouvrières mais pas plus. « Travailler » voulant dire : course à la survie au jour le jour, la transformation des matières, des occasions, des opportunités en monnaie d'échange, payer de sa personne, de son temps et se rembourser sur les autres.

Elles passent d'un lieu à un autre, changent de vêtements, ne renoncent à rien. Ces filles-là battent en brèche toutes ces représentations orientalistes de la femme arabe qui sont tellement prégnantes : la femme orientale, au mieux dégoulinante de sensualité parce qu'il faut qu'elle fasse la danse du ventre, au pire soumise.

LA LANGUE

Elles parlent un marocain très singulier, la langue de rue du Maroc d'aujourd'hui. C'est un marocain hachuré : la grammaire est marocaine, mais elle est concassée, nourrie de termes de toutes les langues qui composent le pays, et de langues inventées, de berbère, de français, d'anglais, d'espagnol... C'est une langue en perpétuelle réinvention, qui repose sur une poésie et une capacité de métaphoriser le monde. Plus qu'un langage, c'est un mode de vie, une attitude à laquelle on reconnaît les « urbains », les affranchis. Un peu comme le verlan en France, qui peut être très crypté



quand il est parlé au coeur des cités et moins lorsqu'il migre dans les autres quartiers. Ceux-ci déploient donc un véritable art de la « Tchatche »...

J'ai travaillé avec Soufia en lui faisant écouter du rap, la scansion coranique, la rythmique des conteurs traditionnels, des cadences d'oralité marocaine très anciennes... Pour faire résonner la langue du film un flux de slam, musical, dans une sorte d'hybridations et de mélanges de références.

UN FAIT DIVERS

J'ai écrit le film à partir d'un fait divers. En 2005, je m'amusais à lire la presse à scandale marocaine. On parlait d'un nouveau trend : la féminisation de la criminalité. Une bande de quatre filles, un peu ouvrières, mais ce n'était pas tout à fait clair, repéraient des mecs dans les cafés et les dévalisaient. Il y avait eu un meurtre.

À partir de cette matière, j'ai écrit un projet, et puis j'ai proposé à Hafd Benotman, un écrivain de roman noir... qui a aussi à son actif d'avoir braqué quelques banques, d'écrire avec moi. Le film noir n'était pas un choix de ma part mais une évidence.

UNE VILLE DE POLAR

J'ai toujours pensé que Tanger était une ville de polar. C'est indissociable dans le rapport à la ville. Cela tient à la tradition littéraire, à l'unité visuelle, au rapport à la violence... C'est une ville avec un imaginaire de la mafia, avec des héros magnifiés, une ville où il y a un rapport au temps très particulier qui fait que l'on est dans une tension permanente. Une ville interlope, faite de zones grisâtres... Il y a quelque chose d'excessif, de profondément romantique dans cette ville.

Et puis il y avait cette idée qu'il était très difficile d'entrer dans la Zone Franche, que c'était comme un check-point, une citadelle barricadée. J'y voyais un motif de polar très fort. Le polar m'amuse. Il permet de vider un peu les choses de leur substance dramatique, d'être dans le ludique.

CASTING

J'ai vu 320 filles à Tanger. On a fait distribuer des flyers sur les plages, dans les cafés, les stands commerciaux, on a passé des annonces à la radio, créé une page Facebook, fait circuler des choses sur le web... Tout le Maroc a défilé, toutes les classes sociales. Les filles venaient avec les parents, ce qui aurait été totalement inconcevable il y a vingt ans. L'interdit est tombé : la Star Academy est passée par là. Aucune des actrices n'a été choisie juste pour elle. C'est le quatuor qui comptait. Celles que l'on a gardées avaient en commun une manière assez intuitive de travailler, sans être dans la caricature de leur propre image.

PRÉPARATION

On a fait des essais, une très longue préparation à Tanger. Je leur ai montré des films, pour qu'elles comprennent ce que j'aime. *Wanda* de Barbara Loden, en premier lieu, pour sa liberté cinématographique, sa mise en scène, pour ce personnage subversif à souhait. C'est virtuose mais il y a ce côté spartiate et très inventif que j'aime énormément, qui passe par l'inscription dans un espace et dans un moment. Je sais que les gens ne me suivent pas sur cette idée, mais moi Wanda je la trouve très drôle. Le jeu devait être précis, comme un métronome, pour entrer dans le rythme effréné du



film, où tout est chorégraphié. Pour coller aux va-et-vient incessant qui est l'essence même du film, on a beaucoup travaillé la retenue, le placement de voix, la scansion, les déplacements, la tension physique... On leur a appris à être actrices dans la ville, à compter leurs pas sans que personne ne le remarque. À prendre la lumière, placer parfaitement leur texte en fonction des ambiances, du bruit...

FILMER DANS LA VILLE, AVEC LA VILLE

Depuis que Matt Damon est venu à Tanger pour *La Mémoire dans la peau*, on ne peut plus tourner librement dans la ville. On n'avait pas les moyens financiers et, de toute façon, ce qui m'amusait c'était de balancer mes actrices dans le marché. Au début, les gens du souk se sont énervés. Je leur ai dit que j'étais tangéroise, et qu'ils n'allaient pas tout de même pas empêcher une fille de chez eux de tourner dans les rues de Tanger. Ils ont rigolé, et l'idée qu'une tangéroise les filme dans cet endroit leur a plu. J'ai donné cinq minutes au vendeur de téléphone pour apprendre son texte, et on a fait la scène avec lui.

Les films new-yorkais du début des années 1970 sont faits comme ça, le néo-réalisme aussi. J'avais cette même idée d'essayer de pomper l'énergie de la ville en y balançant mes actrices.

AVANT LES RÉVOLUTIONS

Les révolutions arabes ne se sont pas faites en un printemps. Cette génération-là, c'est ma génération. Il y a une communauté de comportements, un refus de l'aliénation de l'individu telle qu'on la subit depuis quarante ans. L'écume la plus visible, et certainement la moins glamour, c'est l'immigration clandestine. Ce n'est rien d'autre que l'affirmation de l'individu qui dit : « maintenant ce n'est plus possible parce que je n'accepte pas ces conditions-là; je ne peux pas me réaliser dans cet espace-là ». En Tunisie, en Egypte, les entrepreneurs, les avocats, n'étaient pas les plus visibles, mais ont joué un rôle fondamental. Aussi paradoxal que ça puisse paraître, je pense que c'est le même mouvement. Ce sont des gens qui ont juste envie de faire du business et qui disent qu'ils ne peuvent plus continuer à travailler dans ces systèmes véreux. De la même manière, notre génération ne peut plus accepter cette projection tellement manichéenne d'un Orient qui serait enfermé dans la dictature comme si un élan naturel les conduisait vers le despotisme. « Kefaya ! », « Ca suffit ! », c'est la phrase qu'on entend le plus dans le monde arabe.





LEILA KILANI

Née en 1970 à Casablanca, Leïla Kilani étudie l'Histoire et travaille comme journaliste jusqu'en 1999. Elle passe plusieurs années au Moyen-Orient. « Cinéphage », elle se passionne pour le cinéma muet européen et le film noir. Elle se lance dans la réalisation documentaire, avec des films témoignage au cœur de son pays, de sa lumière et de ses ombres.

Naissent ainsi *Tanger, le rêve des brûleurs* (2003), *Zad Moutaka, Beyrouth retrouvé* (2003) et *Nos lieux interdits* (2008), oeuvre de mémoire sur les années de plomb du règne de Hassan II, qui ont vu de nombreux opposants mourir et disparaître entre 1960 et 1980. Période que l'arrivée de Mohamed VI a permis d'éclairer.

En 2011, elle réalise *Sur la planche*, son premier long métrage de fiction.

FICHE TECHNIQUE

Réalisatrice	Leïla Kilani
Scénaristes	Leïla Kilani Abd-El Hafed Benotman
Directeur de la Photographie	Eric Devin
Ingénieurs du Son	Philippe Lecoeur Laurent Malan
Chefs Décorateur	Yann Dury Fatima Alaoui Belhassan
Chef Costumière	Ayda Diouri
Chefs Maquilleur	Arnaud Vautier Laetitia Bile
Scripte	Virginie Barbay
Assistants-Réalisateur	Yann Mari-Faget Hedi El Ayoubi El Idrissi Jean-Marc Benguigui
Chef Monteuse	Tina Baz
Monteurs Son	Laurent Thomas & Myriam René
Mixage	Myriam René
Directeurs de production	Pierrick Le Pochat Rachid Cheikh Mostafa Rhibe
Directrice de post-production	Mylène Guichoux
Productrice	Charlotte Vincent
Production	Aurora Films (Charlotte Vincent - France)
Coproduction	Socco Chico Films (Leïla Kilani - Maroc) DKB Productions (Emmanuel Barrault – France) INA (Gérald Collas – France) Vandertastic (Hanneke Van der Tas – Allemagne)
Vendeur International	Fortissimo Films
Distributeur France	Epicentre Films

FICHE ARTISTIQUE

Badia	: Soufia Issami
Imane	: Mouna Bahmad
Nawal	: Nouzha Akel
Asma	: Sara Betioui
La Logeuse	: Rehimo Aich
Le chauffeur de taxi	: Anas Lyazami
Mjido	: Mouhcine Hagouch
Jawad	: Abdehai Mtirka
Le chauffeur du bus	: Ahmed Akrikez



FESTIVALS (Liste sélective)

- Quinzaine des Réalisateurs Festival de Cannes 2011
- Sélection Officielle Paris Cinéma 2011 - Mention Spéciale du Jury
- Festival Taormina Italie - Golden Tauro du Meilleur Film, Meilleure réalisatrice, Prix d'interprétations féminines
- Festival international d'Abu Dhabi 2011 - Mention spéciale du Jury
- Festival de Tübingen & Stuttgart 2011 - Prix de la Critique
- Festival Antalya 2011 - Meilleur film
- IFF Oslo 2011 - Prix FIPRESCI
- Festival Arte Mare de Bastia 2011 - Grand Prix, Prix du Jury, Prix des Jeunes, Prix de la meilleure bande son
- FIFI Bruxelles 2011 - Prix spécial du Jury, Prix de la meilleure actrice (Soufia Issami)
- UIFF Popoli e Religioni 2011 - Mention spéciale du Jury
- 33e Cinemed de Montpellier 2011
- Festival de San Sebastian 2011
- Festival International du films d'Amiens 2011
- Rencontres Cinéma de Gindou 2011
- Festival du film de Vendôme 2011
- Festival des 3 Continents de Nantes 2011
- Festival International du film d'Arras 2011
- Festival Cinématographique d'Automne de Gardanne 2011
- Festival des Cinémas d'Afrique du pays d'Apt 2011
- Festival Résonnances de Bobigny 2011
- Festival Lumières d'Afrique de Besançon 2011
- Festival film Education d'Evreux 2011
- Festival de Marrakech 2011
- Festival de Kerala 2011
- Festival de Cuenca 2011
- Festival de la Viennale 2011
- Festival International de Tessalonique 2011
- Festival International de Goa 2011
- Festival International de Chicago 2011
- Festival Cinemed de Montpellier 2011
- Festival Premiers Plans d'Angers 2012
- Festival de Rotterdam 2012
- Festival de Göteborg 2012



